

# On pense un enfant

Thierry Bisson

*On peut appeler ça comme on veut mais finalement je crois qu'il y a des infertilités qui peuvent céder à l'interprétation, à la confrontation avec un signifiant, notamment un signifiant de la castration, du manque, etc. mais je pense aussi qu'il y a des infertilités qui protègent certaines femmes d'un danger psychique terrifiant. Alors si on s'acharne à éradiquer ce qui apparaît comme un symptôme mais qui pourrait bien être une ultime défense contre les effets ravageants d'une jouissance d'un Autre maternel, alors on risque d'exposer ces personnes à des décompensations qui à mon avis ne sont pas dans le champ de l'hystérie.*

Cette année, avec mes collègues du groupe de travail, Patricia, Lucille, Morgane, Chantal mais aussi avec Laurence et Virginie deux étudiantes de psychologie, nous avons travaillé sur les entretiens de Sainte-Anne en relation avec le champ de la périnatalité.

Les personnes dont il sera question, qui alimentent nos réflexions cliniques, nous les avons rencontrées dans un dispositif particulier de proposition de soutien psychologique à l'occasion d'une demande de fécondation in vitro. Laurence, Virginie et moi-même avons vu ces patientes soit dans mon cabinet soit dans celui que le praticien nous prête pour l'occasion soit à domicile pour l'une d'entre elles. D'autres observations sont rapportées par des étudiants en stage notamment à l'hôpital de L'archet.

Le titre que j'avais proposé « on pense un enfant », finalement je l'ai jeté comme ça avec dans l'idée que comme je travaille et dirige les recherches dans ce champ de la parentalité, et que ceux qui m'ont entendu l'an dernier s'en souviennent peut-être, j'ai souvent constaté dans la clinique, une lacune de l'imaginaire des parents réclamant un enfant, que ce titre renvoie évidemment au fameux « on bat un enfant », que j'aurai peut-être quelque chose à dire du côté du fantasme...

J'aurais dû proposer « on veut un enfant » comme le disent si souvent les personnes que nous recevons. On n'arrive pas à le penser, on n'arrête pas d'y penser aussi, mais on en veut. Peut-être ne s'autorise-t-on pas à y penser.

On en veut, comme d'ailleurs souvent on en veut dans la vie, faut être efficace.

Mais peut-être surtout « on » !

On, pas je.

On, pas moi homme désire enfant ni moi femme : On.

On veut et des fois ça veut pas, ça prend pas, ça fonctionne pas. Alors on va voir un mécanicien. Henri Ey aurait dit un organo-mécanicien et on espère que ça va s'arranger.

L'année dernière à cette même place, je vous proposais l'idée que dans certains cas d'infertilité dite psychogène, le nœud borroméen à trois anneaux intriqués se laissait substituer par celui à quatre anneaux dans lequel celui du synthome maintient la structure RSI, soutient une référence symbolique du sujet. Ces infertilités psychogènes de type synthomatiques n'étant pas les seules infertilités d'autres étant elles, sensibles à une intervention dans le champ du symbolique comme par exemple une reconnaissance d'aptitude à l'adoption etc.

Cette année, je vous propose de m'accompagner dans mes réflexions autour du désir d'enfant dans la perspective de l'articuler dans ses avatars avec ce que Lacan nous apprend de l'homme et de la femme à moins qu'il ne s'agisse de masculinité féminité, activité passivité...

Il est particulièrement frappant de constater la difficulté que nous avons eue à rester et à inscrire notre réflexion sur la sexualité, dans le champ qui est celui de l'analyste, c'est-à-dire celui du langage et de l'inconscient. Cette difficulté rend sans doute compte de notre propre attitude défensive à ne pouvoir nous penser dans un sexe qui ne serait pas celui de nos attributs. Elle tient aussi sans doute un peu à l'ambiguïté à laquelle Lacan lui-même n'échappe pas lorsqu'il commente ces formules sur la sexualité. À certains moments, on a l'impression qu'il est bien question des corps, à d'autres moments on est - j'ai presque envie de dire « rappelé à l'ordre » - par un Lacan qui semble lui aussi vouloir se

convaincre de ne pas se laisser glisser du côté du biologique. La première ambiguïté vient de l'emploi systématique des termes homme et femme au détriment de « masculin-masculinité, féminin-féminité » préférés par Freud et que Lacan semble même vouloir éviter.

Comment entendre qu'on se situe purement et simplement du côté du langage lorsque Lacan, opposant les formules,

$$\begin{array}{c} \exists x \quad \overline{\Phi x} \\ \forall x \quad \Phi x \end{array} \quad \text{et} \quad \begin{array}{c} \overline{\exists x \quad \Phi x} \\ \overline{\forall x \quad \Phi x} \end{array}$$

énonce « il y a un x qui peut se soutenir dans cet au-delà de la fonction phallique et que de l'autre côté il n'y en a pas par la simple raison qu'une femme ne saurait être châtrée pour les meilleures raisons »

Si souffler n'est pas joué, châtrée n'est pas castrée et se situe surtout dans la bouche habituellement si précise du maître davantage du côté du biologique que de celui de l'inconscient.

Que penser de même de ce passage ou parlant de l'impossible rapport sexuel, Lacan énonce : « c'est ce que le discours analytique démontre, en ceci que pour des êtres comme sexués, pour l'homme en tant qu'il est pourvu de l'organe dit phallique, j'ai dit le sexe corporel, [...] Le sexe de la femme ne lui dit rien si ce n'est par l'intermédiaire de la jouissance des corps ».

Malgré cela, malgré ces tentations « charnelles » Lacan ne cesse d'insister sur le fait que ces formules se situent du point de vue exclusif du discours de l'analyste. « J'ai dit que si nous pouvons dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ce n'est assurément pas en toute innocence, c'est parce que l'expérience, à savoir un mode de discours qui n'est point absolument celui de l'hystérique mais celui que j'ai inscrit sous une répartition quadripodique comme étant le discours analytique. »

Il semblerait donc bien que ce soit notre part hystérique à laquelle Lacan lui-même n'échappe pas, qui lorsqu'on évoque la sexualité nous ramène sans cesse au corporel.

Cette dimension du corporel sera, — on a envie de dire « enfin » - clairement mise de côté dans le séminaire « Encore » ou Lacan commen-

tant le tableau des formules de la sexualité dit « prenons d'abord les choses du côté où tout est fonction de  $\Phi(x)$ , c'est-à-dire du côté où se range l'homme. On s'y range en somme par choix, libre aux femmes de s'y placer si ça leur fait plaisir... » Et un petit peu plus loin : « on n'est pas forcé quand on est mâle de se mettre du côté du  $\forall(x)\Phi(x)$ , on peut aussi se mettre du côté du pas tout »

Être parlant, le sujet du psychanalyste peut donc « si ça lui fait plaisir » occuper d'une manière plus ou moins permanente telle ou telle position à l'intérieur du tableau des formules de la sexualité. Pour autant, est-il possible de concevoir qu'un individu particulier se crée une autre écriture de sa sexualité ?

Une femme homosexuelle, se situe-t-elle du côté gauche, ou reste-t-elle du côté droit avec une écriture différente du pas toutes ?

Doit-on, peut-on penser l'infertilité féminine comme une position particulière à l'intérieur des formules de la sexualité ou bien comme une réécriture de la féminité ?

Je laisserai pour le moment cette question en suspens.

Depuis plusieurs années, je travaille en collaboration avec le docteur Barbeault, spécialiste de la fécondation in vitro. Nous avons inséré dans le dossier de demande de fécondation in vitro une proposition de soutien psychologique qui s'étend sur la durée du protocole médical c'est-à-dire environ 12 semaines. L'intérêt du travail avec les personnes impliquées dans un tel processus c'est que si elles y sont, c'est qu'il n'y a pas de totale impossibilité médicale à la procréation. Malgré cela, force est de constater que les résultats sont chez l'humain loin d'être aussi mécaniquement probants qu'avec les animaux. Le nombre de fausse couche survenant lors de grossesse obtenue par fécondation in vitro est bien supérieur à la moyenne. Vous serez peut-être aussi surpris d'apprendre que le nombre de demandes d'avortements consécutifs à une grossesse obtenue par fécondation in vitro est loin d'être négligeable.

Ainsi les situations de procréations médicalement assistées nous apparaissent comme tout à fait riches en enseignement sur ce que peut-être

ce qu'il est convenu d'appeler désir d'enfant mais aussi sur les enjeux psychologiques de la procréation, de la maternité, aussi bien que de la paternité.

La théorisation de Lacan du début des années soixante-dix sur l'impossible rapport sexuel, que peut-elle nous apprendre sur ce qu'il en est de certaines formes d'infertilités.

L'enfant dans la psychanalyse arrive en réponse et en conséquence de ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler spécifiquement « désir d'enfant » à tel point que ce terme désir d'enfant nécessite une entrée spécifique dans le dictionnaire de la psychanalyse. Pourtant la conception même du désir d'enfant est historiquement datée des débuts de la contraception chimique.

Dans la littérature psychanalytique, Freud situe le projet maternel à l'issue de la phase œdipienne de la petite-fille tout d'abord dans un équivalent pénien fruit d'une relation imaginée avec le père puis plus tard le désir d'enfant qui ne dit pas encore son nom sera attribué à l'attachement précœdipien envers la mère.

Et Lacan en 1957 dans le séminaire « La relation d'objet » : « c'est un fait, les femmes s'échangent comme objet entre les lignées mâles, et elles y entrent par un échange qui est celui du phallus qu'elles reçoivent symboliquement, et en échange duquel elles donnent cet enfant pour qui il prend fonction d'ersatz, de substitut, d'équivalent du phallus, et par quoi précisément elles introduisent dans cette généalogie symbolique patrocéntrique, en elle-même stérile, la fécondité naturelle »

C'est bien en tant qu'il est un substitut phallique, objet détachable s'il en est, que l'enfant est pensé par la psychanalyse.

C'est en ce sens ailleurs que l'expression désir d'enfant trouve son originalité. Qu'est-ce qui différencierait le désir d'un objet « enfant » avec le désir d'enfant sinon que son objet est comme le fait remarquer Nicole Strychman « à une consistance tout à fait particulière sans doute parce qu'il est un bout de corps, « à venir » et « à perdre » mais pas encore perdu ».

Si l'enfant apparaît bien à la croisée de

deux désirs, par définition inconscients, la psychanalyse pose qu'ils sont extrêmement différents chez l'homme et chez la femme. Si l'on en croit Nicole Strychman « pour l'homme ce désir d'enfant n'est pas le passage obligé de la réalisation de sa masculinité ni même de sa paternité. Il actualise ces modalités d'existence de jouissance dans son rapport aux femmes et dans ses réalisations sociales. »

Du côté féminin, comme souvent, les choses sont plus compliquées. Nicole Strychman, toujours, soutient que le désir d'enfant est plus présent chez la femme, qu'il « introduit la femme par le réel de son corps à la maternité réelle, symbolique ou imaginaire. Celle-ci [dit-elle] est la preuve de sa sexualité en tant que femme. [Je continue un peu plus loin] la femme réalise et vit sa féminité notamment par ce désir d'une maternité sinon réelle, à tout le moins symbolique ou imaginaire. D'autre part un refus de ce désir est toujours un refus de la féminité ».

Je ne sais pas si vous serez sensibles à ces arguments mais ils pointent tout de même plusieurs choses.

Premièrement : la difficulté qu'on a de se maintenir dans le discours psychanalytique où il ne saurait être question d'autre chose que psychique.

Deuxièmement : le fait que le désir d'enfant chez l'homme n'épuise pas la sexualité qui se réalise aussi bien dans la réussite sociale.

Troisièmement : la collusion en tout cas chez cet auteur du désir d'enfant est du désir de maternité.

Pour ce qui concerne ce dernier point d'autres psychanalystes de la périnatalité soulignent la pluralité du désir d'enfant chez la femme. Ainsi selon Monique Bydlowski « le désir d'enfant chez la petite-fille résulte donc de la combinaison harmonieuse de trois composantes et se raconte comme une charade : mon premier est le désir d'être comme ma mère du début de la vie, et mon second est un autre vœu : celui d'avoir un enfant du père ; quant à mon troisième, il est constitué par la rencontre adéquate de l'amour sexuel pour un homme. Mon tout est la conception et la naissance de cet enfant qui va me transformer de jeune femme en mère. Mais ce tout n'est qu'éphémère et laissera vite place à de nouveaux désirs celui d'un second enfant par exemple. »

C'est à propos de la perversion que Lacan évoquera la maternité ou plutôt la mère.

Dans le séminaire de 1958-1959 il dira au sujet de la femme : « il y a une singulière similarité de sa formule transsubjective inconsciente avec celle du pervers, si tout ce que nous avons découvert de l'économie inconsciente de la femme tient dans des équivalents symboliques du phallus avec tous les objets qui se séparent d'elle, et au premier chef l'objet le plus naturel qui se sépare d'elle, à savoir son produit infantile. » Formule qu'il condensera non sans une certaine malice en disant que « s'il y a moins de perversion chez les femmes que chez les hommes, c'est qu'elles satisfont leur grandeur perverse dans leurs rapports avec leurs enfants. »

Il n'y a pas de rapport sexuel, en tout cas il n'y a pas de rapport sexuel qui pourrait s'écrire.

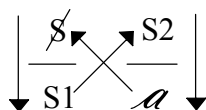
Pourquoi ? parce que la femme n'est pas toute ! Si on n'a pas entendu ça cette année, c'est qu'on est bouché !

Ce qui n'empêche pas que ce rapport sexuel on le tente. Du côté de l'homme la recherche de La femme le conduit direct à la perversion et du côté de la femme, Lacan nous dit qu'elle « n'entre en fonctions dans le rapport sexuel qu'en tant que la mère » « A cette jouissance qu'elle n'est pas toute, c'est-à-dire qui la fait quelque part absente d'elle-même, absente en tant que sujet elle trouvera le bouchon de ce (petit) a que sera son enfant »

C'est donc bien en plaçant l'enfant en place d'objet petit a que la femme occupe la position perverse. Objet a mobilisant, définissant plutôt le fantasme mais surtout cause du désir. Seulement, cette position perverse suppose une certaine duperie comme dans tout fantasme ainsi qu'une duplicité dans le sens où finalement il faut pour la femme se situer dans un rapport à l'objet petit a et à la perversion qui la place plutôt du côté homme. Ce double mouvement implique un minimum de possibilités fantasmatiques (duperie) ainsi que la possibilité pour un temps du moins soit de se positionner dans une jouissance phallique et de ne pas s'y perdre, mais aussi d'accepter de perdre cette jouissance supplémentaire peut être incompatible avec la position perverse.

Si Lacan, comme on l'a vu, situe explicitement les formules de la sexualité du point de vue du discours du psychanalyste, dans l'histoire des femmes infertiles qui ont recours à la fécondation *in vitro*, il y a à un moment donné (et pas à n'importe quel moment, celui d'une blessure narcissique en rapport avec la castration) une rencontre avec un discours que Lacan appelle un disque ourcourant dans la mesure où précisément dans le domaine des fécondations *in vitro* ce discours méconnaît l'impossible.

Ce discours, qu'on pourrait être tenté de situer a priori du côté du discours du maître ou de l'universitaire me semble davantage relever du discours du capitaliste, pris qu'il est lui-même dans le discours ambiant, discours d'une promesse de satisfaction de tous les désirs à condition d'y mettre le prix et d'effacer la différence entre l'objet du désir et l'objet de la consommation. Ce discours que Lacan écrira



met le sujet à la fois en position de semblant c'est-à-dire en position de se croire assujéti à rien, Maître des mots et des choses comme le dit Chemama, mais déterminé, constitué lui-même dans un rapport inversé avec l'objet cause de son désir.

Dans ce dispositif, le sujet n'est pas représenté par un signifiant lié par une chaîne symbolique à un autre signifiant car ici un signifiant ne représente pas le sujet pour un autre signifiant mais se présente comme un signifiant maître non relié aux autres signifiants et situé à la place de la vérité. La collusion de ce discours capitaliste avec la science produit les techno sciences dont l'idéal est de rendre compte du réel sans reste.

Dans la leçon du 6 janvier 1972 des entretiens de Sainte-Anne Lacan dit « ce qui distingue le discours du capitalisme c'est ceci : la *Verwerfung*, le rejet, le rejet en dehors de tous les champs du symbolique avec ce que j'ai déjà dit que ça a comme conséquence, le rejet de quoi ? de la castration. Tout ordre, tout discours qui s'apparente du capitalisme laisse de côté ce que nous appelons les choses de l'amour. »

La clinique des femmes que j'ai rencon-

trées dans le cadre de cette étude est en rapport avec ce discours du « il suffit de vouloir pour pouvoir » à la fois comme je l'ai dit dans leur rencontre avec une certaine médecine, mais aussi bien souvent dans le cadre de leur propre histoire professionnelle. Il s'agit souvent de jeunes femmes très dynamiques, sportives, occupant des postes de responsabilité, souvent dans des branches technologiques voire directement en rapport avec la médecine ou même les fécondations *in vitro*.

Le discours médical auquel est confronté très tôt la femme en souffrance d'infertilité lui renvoie donc la négation de la castration. Ce qui par essence est une position perverse, ou plutôt une incitation à occuper cette position, ce qui est un piège. En fait le discours médical propose à la femme de quitter la position féminine pour occuper la position masculine, celle qui n'est pas castrée. Car quand même, il est bien question ici de faire un enfant toute seule. Et je ne parle pas du clonage...

Je me souviens de Christine une des toutes premières jeunes femmes que j'ai rencontrées dans ce cadre-là qui me parlait de la fécondation *in vitro* et notamment du moment du transfert d'embryons. Cette jeune femme avait demandé à son mari d'attendre dans la salle d'attente car elle ne voulait pas qu'il soit présent à ce moment-là qu'elle disait vouloir pouvoir oublier le plus rapidement possible.

C'est ainsi un nombre non négligeable de femmes qui refusent la présence de leur conjoint ou moment de ce transfert d'embryons.

La mise à l'écart du père du moment de la conception, ce qui est quand même au centre de la technique de la fécondation *in vitro*, peut-elle être mise en relation avec l'absence réelle du père que j'ai fréquemment constaté chez ces jeunes femmes ?

Cette absence, Sylvie Faure-Pragier la décèle aussi chez ses patientes, du moins sur le plan psychique. Elle remarque que le père occupe une place marginale dans le psychisme de ses patientes. Chez les femmes infertiles qu'elle a pu rencontrer elle note que la relation à la mère domine les entretiens. C'est pour lui plaire — dit-elle- qu'il faudrait avoir un enfant. Elle décrit une mère non soumise au père et qui surtout ne

donne pas la représentation de la féminité. Doit-on entendre une femme qui se situerait psychiquement du côté homme du tableau? voici ce que dit Sylvie Faure-Pragier de ses patientes « il existe un déni, bien souvent même une communauté du déni du rôle du père. Absent ou indifférent à son enfant, il a laissé à la mère la possibilité de reporter sur ce dernier tous ses investissements, ici plus narcissiques qu'érotiques. Aussi en l'absence de structuration œdipienne suffisante, le surmoi est-il défaillant, remplacé par un idéal du moi assez conventionnel et persécuteur. Le fonctionnement psychique est peu investi, pauvre en fantasme et en rêves l'action étant privilégiée. [...] Ce n'est généralement pas un enfant œdipien qui ne peut être conçu, mais un bébé fait avec la mère, par la mère, et destiné paradoxalement à tenter de se séparer d'elle. »

Carmen est une jeune femme de 37 ans que j'ai reçu l'an dernier dans le cadre de dispositif de soutien psychologique associé au protocole de fécondation in vitro. Elle vit en couple depuis neuf ans avec Jean, directeur technique d'une société de télécommunications à Sophia-Antipolis. Elle-même occupe un emploi d'ingénieur d'études en biologie dans un laboratoire hospitalier. Elle se présente comme une jeune femme assez carrée voire carrément musclée, apparemment donc très sportive, ce qu'elle confirmera plus tard en disant qu'elle est « accro à la gym ». Elle a pratiqué le ski lorsqu'elle était plus jeune et aujourd'hui encore, avec son copain [c'est elle qui en parle ainsi] ils pratiquent ce sport dès qu'ils le peuvent. L'été, ce sont plutôt des « courses en montagne ». Ils ont décidé de faire un enfant il y a trois ans après la nomination de Jean à son poste actuel : « nous avons senti qu'il fallait que ce soit maintenant » me dit-elle. Après six mois d'essais infructueux et contre les recommandations du médecin traitant leur disant d'attendre encore, ils prennent rendez-vous dans un centre de consultation pour le diagnostic de cette « stérilité ». Les examens découvriront en effet une trompe endommagée mais qui en soi n'explique pas l'infertilité constatée. Le couple se résout finalement à patienter et comme le dit Carmen « met toutes les chances de son côté pour avoir cet enfant » je reste sur cette phrase un peu énigmatique...

Carmen est originaire de la région de Grenoble. Sa mère l'a élevé seule avec son frère plus âgé. Le père ayant trouvé la mort dans un accident de vélo alors qu'il participait à une « compétition dans un col ». Carmen avait alors trois ans. Malgré cela, Carmen décrit une enfance qu'elle qualifie d'heureuse. Elle dit qu'elle s'est énormément occupé de son frère, qui, bien qu'étant plus âgé qu'elle avait souvent besoin de sa protection, notamment à l'école. Elle parle de son adolescence comme d'une période où il ne s'est rien passé de particulier. « je ne sais même pas ce que c'est que la crise d'adolescence » dit-elle. « A la maison, j'aidais beaucoup maman qui travaillait beaucoup pour nous élever mon frère et moi. J'étais une bonne élève. J'ai beaucoup appréhendé de partir vivre à la cité U., je pensais à maman qui allait se retrouver toute seule, mais finalement ça a été un soulagement. » Lorsque je lui demande de parler de leur projet d'enfant elle me dit « à 33 ans, je me suis dit que c'était maintenant. Avec mon copain, nous avons terminé les galères de jobs, c'était le bon moment. Mon frère a deux filles. Jusqu'à présent ça m'avait pas trop branché les bébés et puis à la naissance de sa deuxième on s'est dit c'est le moment. Et maintenant qu'on peut, ça ne vient pas, alors on s'est dirigé vers la FIV. Je ne comprends pas la première fois j'avais des embryons de bonne qualité mais ça n'a pas pris. J'espère que cette fois... ».

La question ici posée est finalement : « comment devenir mère dans cette identification et soumission à une mère ayant elle-même eu à assumer j'ai envie de dire avec l'alibi du devoir élever ses enfants, une position clairement phallique? »

Paul Laurent Assoun insiste sur l'importance symbolique du regard du père assurant à la petite fille un devenir de femme. « Qu'il ait manqué et la fille s'abstraira dangereusement du tableau » dit-il, et de relier ce manque aux perversions féminines anorexie, boulimie, toxicomanie, et « les efforts de l'homosexuelle pour réexister ». Si chez Carmen cette homosexualité n'est certes pas manifeste, elle me semble clairement se situer davantage dans une position psychique masculine que féminine dans le sens où elle a du mal à assumer la position de pas toute.

Tout comme sa mère qui a du occuper cette place après la disparition du père. Selon Paul Laurent Assoun, si le garçon peut s'employer avec plus ou moins de succès à inscrire une fonction symbolique dans le père réel, la petite fille serait bien moins encline à se payer pour ainsi dire de métaphore. Ce père dit PLA, il le lui faut vif puisqu'elle n'a pas à le tuer pour s'y identifier.

La nécessaire présence d'un regard paternel réel dans l'identification féminine que Freud démontre dans le texte sur la jeune homosexuelle, résonne avec mes nombreuses observations de père réellement absent dans la clinique des femmes infertiles.

Comment ne pas évoquer non plus la notion de Ravage, dans cette clinique des femmes infertiles ?

C'est dans l'Étourdit que Lacan introduit cette notion métaphorique de Ravage pour désigner la nature du lien qui unit mère et fille, fille et mère. Ce lien particulier que les post freudiens qui s'interrogeaient sur les psychoses infantiles comme Mélanie Klein, Donald Winnicott, René Spitz, Françoise Dolto pour ne citer qu'eux allaient chercher du côté des effets de la relation maternelle précoce.

Aujourd'hui cette notion est assez souvent évoquée voire invoquée lorsqu'il s'agit de décrire les effets dévastateurs d'une mère pathogène sur sa fille; mais si certaines manifestations paroxystiques et parfois catastrophiques de l'adolescente relèvent bien de ce type de relation, le ravage se manifeste bien souvent d'une manière moins visible, moins spectaculaire.

Vanessa Brassier propose de parler de ravage chaque fois que, pour une fille, quelque chose du lien maternel primordial resurgit qui met en échec sa féminité et comme effet de la structure du sujet féminin en mettant tout particulièrement l'accent sur l'articulation entre ravage, féminité et lien maternel.

La grossesse, le projet parental même est au cœur de la réactualisation de ce lien maternel.

Je ne développerai pas ici ce point mais d'autres recherches que j'ai pu effectuer sur l'infertilité féminine, notamment grâce au test de Szondi qui permet d'explorer dans le vecteur contact le lien à l'objet ancien, l'Autre maternel pourrait-on dire, toutes ces observations mont-

rent une avidité quasi pathologique, qu'on ne rencontre par ailleurs que dans les profits de toxicomanes, de la relation avec cet objet primordial.

Dans le ravage, la féminité se lie avec l'engloutissement dans la jouissance de l'Autre maternel par carence d'une image paternelle consistante.

Si une mère ne peut transmettre à sa fille ce qu'il en est de la féminité parce que La femme n'existe pas, elle pourra néanmoins indiquer à sa fille, si elle accepte d'être sujet du manque, que la référence symbolique qu'elle ne peut lui donner, elle peut la chercher du côté du père.

On le voit, la condition de ce que je serai tenté d'appeler « la passe du féminin » est la possibilité pour la mère de se situer elle-même dans le « pas toute », sans parler de l'intervention de ce regard paternel dont parle Assoun.

Réintroduire du paternel en introduisant du manque, c'est ce que pourrait proposer la thérapie de ces patientes.

Mais la rencontre avec le dispositif de PMA, c'est la rencontre avec un discours qui précisément exclut la castration.

La psychanalyse saura-t-elle vraiment subvertir le discours du capitaliste ?

La question est sans doute mal posée, on pourra lui préférer: les psychanalystes sauront-ils convaincre la médecine de renoncer aux sirènes du discours du capitalisme? Ce n'est pas impossible, car on le voit de plus en plus, après une période trouble, les médecins eux-mêmes revendiquent à la fois de ne plus être instrumentalisés mais aussi de pouvoir dire leurs limites. Il y a là matière à réfléchir sur les futurs rapports entre médecine et psychanalyse.

Pour finir, je voudrais revenir sur l'hypothèse que je proposais l'an dernier, d'infertilités symptomatiques ou synthomatiques.

On peut appeler ça comme on veut mais finalement je crois qu'il y a des infertilités qui peuvent céder à l'interprétation, à la confrontation avec un signifiant, notamment un signifiant de la castration, du manque, etc. mais je pense aussi qu'il y a des infertilités qui protègent certaines femmes d'un danger psychique terrifiant. Alors si on s'acharne à éradiquer ce qui apparaît comme un symptôme mais qui pourrait bien être une ultime défense contre les effets ravageants

d'une jouissance d'un Autre maternel, alors on risque d'exposer ces personnes à des décompensations qui à mon avis ne sont pas dans le champ de l'hystérie. Ce sont là des intuitions, je n'ai pas vraiment d'argument, je vais chercher dans ce

domaine, mais je pense qu'on peut poser ainsi la question des psychoses puerpérales, des mélancolies post-partum, et de l'énigme que constituent ces demandes d'avortement d'embryons issus de fécondation in vitro.